

La chaîne de la violence

Entretien avec Yousef : un fils d'émigré et un enfant de l'immigration.

Kamel CHACHOUA

CNRS, IREMAM, Aix-Marseille Université, IREMAM, Aix-en-Provence

chachoua@mmsch.univ-aix.fr

تاريخ القبول: 2021/12/23

تاريخ المراجعة: 2021/10/22

تاريخ الإرسال: 2021/09/20

ملخص

انطلاقاً من بحث اجتماعي حول حياة عائلة جزائرية مهاجرة-مهجّرة في فرنسا، ومن خلال حوار ومونوغرافيا ريفية لعائلة من منطقة القبائل إبان الحرب ثم خلال الهجرة، يُقدم هذا المقال تاريخاً شعبياً لحرب التحرير وهجرة الجزائريين إلى فرنسا. وفيه نرى كيف يمكن لتقنيات البحث العلمي التي غالباً ما تكون قليلة "المصدقية" (شهادة شفوية، مونوغرافيا، إثنوغرافيا) إستعادة تسلسل الحقائق التاريخية وتحويل قصة رويت في شكل ماضي أو مصير خاص أو أسري إلى تاريخ اجتماعي ووطني.

Résumé

Partant d'une recherche sociologique sur la vie d'une famille algérienne émigrée-immigrée en France, cet article donne à voir, à travers un entretien et une monographie villageoise d'une famille kabyle dans la guerre puis en immigration, une histoire populaire de la guerre de libération et de l'émigration algérienne en France. On voit ainsi comment des techniques de recherches scientifiques souvent peu 'légitimes' (le témoignage oral, la monographie, l'ethnographie) peuvent rendre l'enchaînement des faits historiques et transformer un récit raconté sous forme de passé ou de destin privé ou familial en histoire sociale et nationale.

Abstract

Based on sociological research on the life of an Algerian immigrated-immigrant family in France, this article shows, through an interview and a village monography of a Kabyle family during the war and then in immigration, a popular history of the liberation war and Algerian emigration to France. We thus see how scientific research techniques that are often not very "legitimate" (oral testimony, monography, ethnography) can render the sequence of historical facts and transform a story told like a past, or a private or family destiny into social and national history.

Introduction

Cet article est le fruit d'un travail réalisé avec le concours de Yousef sur la base d'un entretien effectué avec lui en 2010. Yousef est « *un jeune de banlieue* », âgé d'à peine trente ans. Si l'entretien est retranscrit « *tel quel* » ce n'est pas tant parce que le sujet tient un discours « *autocritique* » et « *réflexif* » sur la violence dans les banlieues, ni parce qu'il exprime un point de vue « *paradoxal* » eut égard à sa position et à sa condition, mais parce que son récit donne à voir le lien anthropologique et historique entre colonisation et immigration. L'épisode de la guerre d'indépendance (1954-1962) apparaît comme la racine anthropologique qui avait intensifié et ouvert 'irréversiblement' le début d'une émigration-immigration algérienne en France différente par rapport aux flux migratoires connu jusqu'ici. Dans cet entretien nous verrons comment s'est structurée une existence sociale immigrée dans les banlieues françaises marquée par le cantonnement communautaire, la violence et la marginalisation sociale et politique.

Cet entretien est aussi une contribution anthropologique à une sorte de micro-histoire locale et populaire de la guerre d'Algérie saisis depuis un village de Kabylie violemment frappée par la guerre.

Le village de Taza ; essai pour une micro-histoire populaire de la guerre d'Algérie

Situé au pied et au fond de plusieurs hautes montagnes de Kabylie, Taza, le village natal de Yousef, est un véritable « ravin ». Il est composé de quelques maisons en écharpe, adossées à une rivière abondante qui alimente plusieurs moulins hydrauliques au milieu du XX^e siècle. Bref, un village pauvre et chétif. L'isolement et la discrétion caractérisant le site l'avait, de ce fait, érigé en lieu de repliement stratégique durant la guerre d'indépendance. C'est pourquoi il a acquis la réputation historique et politique d'un « village martyr ». En effet, ce minuscule hameau a livré (donné) presque tout ce qu'il comptait d'hommes au maquis, aux prisons, à la torture et à l'émigration. À l'Indépendance, il est considéré comme le village qui (compte) où se trouvent le plus de veuves et d'orphelins de guerre dans toute la tribu. L'épisode de guerre a causé un affaissement général de l'équilibre social local. Les rapports de sexe, de genre sont définitivement renversés et les hiérarchies sociales, symboliques et généalogiques ont connu une interruption brutale. A travers l'histoire de la famille de Yousef, on réalise, finalement, que la guerre a violé, non pas seulement les cœurs et les corps, mais aussi et surtout, le destin d'une communauté et l'habitus de toute une génération.

Taza, c'est aussi un des villages de tout l'arrondissement qui a connu un fort mouvement d'émigration vers la France dès l'aube du XXe siècle. Aujourd'hui, à part quelques familles immigrées en région parisienne et qui ont quasiment rompu tout lien avec ce village, il n'y a plus que deux ou trois émigrés qui « *vont et reviennent* », encore, en attendant leur proche retraite.

Amar, le grand père de Yousef avait, au moment de son immigration, cinq enfants, quatre garçons et une fille. Il fait partie de la seconde vague d'émigrés, partis en France entre les deux guerres. Amar a travaillé comme docker à Marseille, puis comme mineur à Gardanne. D'après ses anciens amis ce dernier il avait été, un temps, ouvrier dans les Travaux publics. Vers 1951/1952, il rentre précipitamment dans son village en haute Kabylie pour enterrer son père. Finalement, il n'est jamais reparti. En attendant sa pension, il s'occupait des champs et des bêtes laissées par son père. Il est redevenu, d'un coup, paysan comme tous les hommes de son âge et les émigrés de sa génération. Les activités politiques et clandestines de Menad, un des jeunes cousins d'Amar, vont briser le destin de tout le clan et celui de plusieurs familles du village. C'est par lui, Menad, que la guerre de libération est rentrée à Taza.

En ce mois de février 1956, un hélicoptère sombre et immense, survole à basse altitude ce village qui ne connaît pas encore l'automobile. Le vrombissement du moteur et les rotations de son hélice ont mis tout le monde dans une angoisse terrifiante. Le monstre atterrit sur l'unique aire plate du village et un groupe de soldats vient encercler le pâté de maisons excentré où habite le clan d'Amar, pour arrêter Menad, dénoncé pour ses activités militantes

au sein du FLN alors à l'état naissant. Quand le sergent franchit le seuil de la porte et entre dans la cour de la maison, il se trouve nez-à-nez avec Menad qui le blesse mortellement. Malgré l'assaut d'une dizaine de soldats, Menad réussit à s'enfuir. La connaissance du terrain lui a donné, naturellement, un avantage certain. En représailles, les soldats ont battu et torturé tous les hommes de 15 à 60 ans qui portaient le même nom que Menad, et ce, devant leurs femmes, leurs enfants et leurs mères. Bien que les quatre hommes présents au domicile-aient clamé leur innocence et se soient désolidarisés de Menad- ils furent tous exécutés. Amar, cousin germain de Menad, fut l'un des quatre. De peur qu'ils fassent l'objet d'autres attaques de maquisards, les soldats ont chargé le fils d'Amar, Ali (le père actuel de Yousef), un adolescent de 12 ans, d'aller appeler l'ensemble des hommes du village pour venir au point de rassemblement. Ali qui avait vu son père torturé et exécuté, s'est appliqué avec une peur et une « inconscience » totale. Il avait effectivement « frappé » à toutes les portes de toutes les maisons ; une à une ; même celles que le soldat qui le surveillait de loin avec des jumelles- ne pouvait pas voir. En tout, il a innocemment interpellé dix-sept hommes au total. Parmi eux, Mokrane, son propre frère aîné. Tous furent embarqués au camp militaire d'où ils ne sont jamais ressortis.

Quand l'hélicoptère décolle dans l'après-midi, le village a changé de monde. Depuis cet épisode plus aucun homme âgé entre 15 et 60 ans n'est resté au village. Les uns ont pris le maquis, d'autres ont fui en ville, à Alger principalement (Mouloud Feraoun, 1962). Il ne reste à Taza que des femmes, des enfants et des vieillards. Lorsque les soldats sont revenus, une semaine après, pour un deuxième ratissage ils traversent un village vide et terrifié. Leur

vengeance s'est finalement limitée, si on peut dire, au saccage de quelques maisons et au chapardage de quelques billets de banques, de bijoux de familles et au viol collectif de Salima, âgée de dix-sept ans. Lounis, fils d'Amar, l'aîné d'Ali et de Belaid, prend le maquis à son tour pour venger son frère et son père. Six mois après son mariage, célébré presque comme un enterrement, sans rituel, sans hommes et sans bruit, Lounis fut arrêté et dirigé, avec deux autres combattants à l'école primaire du petit hameau de Taza qui sert de lieu d'interrogatoire et de torture. « *Toute la nuit, raconte un témoin, les cris des trois hommes torturés montaient, montaient et montaient jusque tard dans la nuit. Puis, commençaient à baisser, baisser et baisser jusqu'au silence total. Le lendemain, ce sont les femmes qui les ont cherchés et enterrés, sans rituel, sans larmes et sans hommes* ».

Deux mois après, Alja, la veuve de Lounis qui avait entendu les cris de son mari sous la torture, fait une fausse couche. Moins d'un an après son mariage, elle est déjà veuve. Quel âge avait-elle ? « *Dix-sept, dix-huit au plus* » dit-on. Mokrane, embarqué dans l'hélicoptère est considéré comme « *envoyé au Sahara pour creuser les pipelines* » fut découvert, trente ans après, en 1984, enterré avec tous les autres dans une fausse commune dans l'enceinte même du camp. Le pâtre de maison du clan d'Amar est maintenant en ruine, entièrement brûlé et les familles de Taza sont « regroupées » dans un autre village, moins enclavé et facile à surveiller par l'armée.

A la fin de la guerre tout retombe, naturellement sur les épaules d'Ali. Il faut maintenant retourner au village (le village a été regroupé en 1957), aller

« rapatrier » les morts enterrés ailleurs. Il faut achever la maison kabyle partiellement brûlée et démolie et la reconstruire. Effacer les traces et réapprendre à vivre. Sous l'urgence et le désastre, Ali, fils et frère de deux martyrs, comme beaucoup d'autres jeunes comme lui de Taza, ont tous pris le chemin de l'émigration en France, sans haine, sans rancune et avec un seul but, le même que celui du vieil Amar : travailler.

La mort de plusieurs hommes du clan d'Amar fait que ce dernier s'est retrouvée avec plusieurs veuves. Si les « veuves mères » ne posent pas de problème, surtout celles qui ont une progéniture mâle, le cas des « veuves célibataires », âgées d'à peine dix-neuf ans comme Alja, en revanche, posent des problèmes infiniment délicats. Alja ne peut être « renvoyée » chez ses parents et ne peut pas non plus rester dans sa belle-famille, car elle est la cousine parallèle matrilinéaire de Lounis. La mère d'Ali, Malha, est en même temps la belle-mère et la tante d'Alja. Elle doit choisir entre deux alternatives : répudier sa nièce ou la marier à son fils Ali. Alja est de surcroît une veuve de martyr, donc dépositaire d'un honneur familial et national ; il ne reste à sa tante (qui est sa belle-mère aussi) que la possibilité de la marier à Ali et d'en faire une belle fille. En effet, lors d'un de ses retours de France durant les années 60, Ali fut « marié » à Alja, sa belle-sœur. Une cérémonie que la famille a soigneusement fait coïncider avec la circoncision des deux neveux d'Ali, enfants de Mokrane. La famille a envoyé, pour l'occasion, un grand plat de couscous à la place du village et avait lancé quelques youyous, assez « mous » d'ailleurs. Bref, avec ce (re) mariage, Alja, n'est plus la nièce de sa tante, la cousine et la belle-sœur d'Ali, ni la veuve de Lounis, ni la femme d'un martyr, mais une femme d'émigré.

En 1979, la mère Malha, veuve d'Amar, décède, et les enfants de Mokrane qui se sont fait circoncire le jour même du mariage d'Ali, sont devenus des hommes. L'un est instituteur et l'autre employé d'administration municipale. Soutenu par les aides à la construction de l'Etat algérien mais également par le bénévolat des villageois, ils ont construit une grande maison à plusieurs étages. Ali, de son côté leurs avait payé deux voitures neuves, achetées de France. La sœur cadette d'Ali, Zahra, s'est mariée à Alger et son frère, Bélaid, a pu faire des études supérieures de mathématiques. En 1980, il (Bélaid) est envoyé comme étudiant boursier de l'Etat algérien en France pour suivre des études doctorales. Marié à une française, père de deux enfants, Bélaid enseigne aujourd'hui dans une grande université régionale dans le nord de la France. Il n'est presque plus jamais retourné en Algérie depuis le milieu des années 80.

En 1980, il ne restait dans la maison traditionnelle d'Amar qu'Alja et ses trois enfants (dont Yousef) qu'Ali avait ramenés en France dans le cadre du regroupement familial en 1981. Ali semble en effet, par ce regroupement, achever le travail de violence, de dispersion et de « déracinement » commencé par la guerre de libération algérienne.

Les mots-à-maux de Youcef

Yousef, la trentaine, est manutentionnaire depuis cinq ans dans une blanchisserie de la banlieue ouest de Paris. Bien après cet entretien, plus récemment, il fut promu au « grade » de chef d'équipe. Depuis cette promotion, Yousef a quitté le site et ne travaille plus « manuellement ». Il ne pousse plus de

chariots et ne va pas dans les « chutes » pour ramasser « le sale » de l'hôtel, ni s'occuper de remettre le « neuf ». Il n'est plus employé comme auparavant, de treize heures à vingt heures trente, mais de huit heures trente à dix-sept heures. Il reste souvent au travail sur le site jusqu'au départ des ouvriers à vingt heures trente. Il est une sorte d'intermédiaire entre « les bureaux » situés à Meaux où il y a « l'usine » et les divers sites de l'entreprise dispersés un peu partout dans la région parisienne, notamment sur le site d'Eurodisney à Marne-la-Vallée. Yousef « inspecte », tous les jours, avec un véhicule de service, toutes les équipes du site de Marne-la-Vallée qui compte cinq ou six hôtels. Presque tous les employés sont des anciens amis d'enfance ou des jeunes de sa cité qui se trouvent à trois stations de métro de son lieu de travail. Une cité « *mal famée* » qui prolonge, dans le sens social et spatial du terme, la célèbre cité « quart-monde », d'où l'abbé Pierre, avait lancé, en 1954, son cri pour les sans-abris. Une cité haute et étroite coincée entre le couloir électrique de la ligne RER du chemin de fer et le campus universitaire de Marne-la Vallée. Je descendais quotidiennement à cette station pendant plus d'un an mais je n'ai jamais soupçonné l'existence de cette cité avant que Yousef ne m'y conduise.

« Ici, dit Yousef, dans les sous-sols du site d'Eurodisney, où sont logées toutes les entreprises sous-traitantes (*blanchisserie, cuisine, maintenance, ménage, bagagerie*), la majorité sinon la totalité des ouvriers, hommes ou/et femmes sont « des Arabes ou des Noirs ». Selon Yousef, il semble que les municipalités des villes environnantes (Maux, Melun, etc.) ont « conditionné » l'implantation de ces entreprises sur leur territoire par le recrutement « préférentiel » d'abord des jeunes des cités locales. En effet, parmi les

employé(e)s on note beaucoup d'hommes et de femmes immigrées ou issus de l'immigration, notamment dans le sous-sol où sont cantonnées les entreprises sous-traitantes. Bien que ce constat semble à peu près vrai, il existe néanmoins derrière cette vision aveuglée par la couleur, une autre division sociologique qui coupe en deux cette masse compacte « d'Arabes et de Noirs » : celle d'émigrés et d'immigrés. Une différence qu'on peut aisément deviner à travers, l'âge, le visage et surtout, l'accent et la langue des uns, des unes et des autres. Les jeunes âgés de moins de 30 ans, sont tous, ou presque, nés en France, tandis que les adultes, âgés de plus de 40 ans, sont presque tous des émigrés, venus dans le cadre de l'émigration de travail, durant les années 50/60/70 du XXe siècle, du Maghreb et d'Afrique subsaharienne surtout.

Yousef représente un cas limite de cette « division » entre les deux générations. Il fait partie de ces enfants d'immigrés nés dans les pays d'émigration de leurs parents, à la fin des années 60 et au début des années 70, mais qui ont été élevés et ont grandi dans la société d'immigration de leur famille. Bien souvent, ils étaient nourrissons, enfants ou à peine adolescents au moment de leur départ vers la France, dans le cadre du regroupement familial au tournant des années 70/80 (Abdelmalek Sayad 1999 :108-114).

Yousef n'a plus de souvenirs d'enfance de son village natal de Kabylie dont il arrive à peine à se rappeler et à prononcer correctement le nom. Il n'a aucune notion géographique de la Kabylie et de l'Algérie en général. Il ne sait pas parler le kabyle, sa langue maternelle, mais semble capable de comprendre, bien que de façon incertaine, ce qu'il entend. Il dit lui-même qu'il ne connaît et

ne reconnaît, que le kabyle de sa mère et de son père, c'est-à-dire le kabyle domestique, borné et limité à des expressions brèves- souvent des insultes. Comme de nombreux autres jeunes immigrés de sa génération, arrivés en France entre 1970/1980, Yousef apparaît comme un émigré/immigré « hybride », qu'on ne peut ranger, ni parmi les émigrés, ni parmi ce qu'on appelle « improprement », les Français issus de l'immigration. Bien qu'il soit, sociologiquement parlant, plus proche des seconds que des premiers.

Yousef présente une différence administrative de taille : il n'est pas français et ne peut, pour l'instant, le devenir, qu'à travers la procédure lente et longue de naturalisation. Ainsi, Yousef demeure juridiquement, par son statut de résident étranger en France (depuis 25 ans), plus proche de son père et de sa mère que de ses autres frères, camarades d'écoles et copains de cité . D'autre part, Yousef ne se considère nullement comme un Algérien juridique ou sociologique et ne semble pas avoir trop conscience, ni trop prêter attention à ce « paradoxe » qui n'en est pas un pour lui.

Quelle année êtes-vous arrivés en France en famille ?

En 1981 ! De 1978 à 1982 (à peu près), il y a eu une vague et une grande communauté kabyle qui est arrivée. Les communautés se sont retrouvées et se sont rassemblées. Ils étaient soit dans les mêmes immeubles et ils ont reconstitué tout ce qu'il y avait au bled ; ou alors ils n'étaient pas dans les mêmes bâtiments, mais ils se retrouvaient dehors pour discuter, entre deux bâtiments, comme au village ! Tous les soirs, après leur travail, ils venaient ici et se racontaient leurs histoires. Les femmes se retrouvaient aussi pour se raconter

leurs petits potins, leurs petites recettes. Les gens se sont retrouvés dans une cité où il y avait 34 nationalités différentes. Mais, ils se sont restreints à leur noyau. Pendant 20 ans, ils ont habité un endroit qui possède 3 000 logements et au lieu d'aller vers les autres, ils vont toujours vers les mêmes 10-15 familles.

Et quand ton père est arrivé d'Algérie, vous étiez...

On est arrivé à cinq : mon père, ma mère et trois enfants (une petite sœur, un petit frère de quelques mois et moi). Mais mon père était déjà en France depuis les années 1963. Vers 1974, il est reparti vivre en Algérie. Il a dû être marié dans les années 60-70. Il est resté sept ans célibataire en France. Après, il s'est marié avec ma mère qui était en Algérie. Je suis né en 1975 et il est resté en France jusqu'en 1981. Année où il est venu nous chercher.

Pourquoi a-t-il attendu jusqu'en 1981 ?

Le regroupement familial n'existait pas à l'époque. Peu de gens l'ont fait dans notre village, donc ça ne l'a pas interpellé. Mais, quand les autres ont commencé à le faire, il s'est dit qu'il fallait qu'il le fasse aussi.

Qui ne l'a pas fait ?

Ceux qui le faisaient étaient les pères de famille posés. Ce n'était pas du marketing, mais c'était poussé... Les assistantes sociales le proposaient plus facilement aux gens. La mairie et les allocations familiales faisaient un suivi. Les autres étaient dans l'alcool, dans des foyers et ils se sont dit qu'ils étaient bien en France avec leur petite vie tranquille, sans femme ni enfants. Et puis, il y a

ceux aussi qui étaient mariés en Algérie et ont des enfants, mais en France, ils vivaient en concubinage avec une française.

Tu crois vraiment que le regroupement familial a été "vendu" ?

Mon père n'était pas au courant de ça à l'époque, en 1973. Et puis, en cherchant des appartements, en fréquentant les assistantes sociales, il a appris qu'il pouvait ramener ses enfants, qu'il avait des aides de la part des Allocations familiales. Mon père c'est quelqu'un qui avait et qui a toujours un très mauvais souvenir des années qu'il a passées en France jusqu'en 1981, année de notre arrivée. Pour lui, de 1963 jusqu'en 1981, les années qu'il a passées en France, c'était une misère. Ils habitaient à quatre dans un appartement de 20 m² : les oncles, les frères, les cousins, les voisins, tous ensemble, enfin tu vois, tu imagines ! Sur leur salaire, 10% servait à vivre, le reste était envoyé en Algérie. Il était hors de question d'investir en France ou de voir à long terme. C'est pour leurs enfants qu'ils sont en France, sinon ils seraient revenus en Algérie. Je me rappelle du premier jour de départ, je me rappelle encore de l'aéroport d'Alger. C'était notre première sortie en famille du petit village, lorsque nous sommes arrivés à Alger, c'était déjà la France pour nous : tout est grand, tout est moderne, avec des voitures partout. Nous n'avions plus de repères. Dans le petit village, il y avait une rue. Mais là, on arrive dans un endroit démesuré. On a peur, on ne veut pas mettre un pied devant l'autre, on ne bouge pas dans cet univers inconnu, on suit le mouvement de troupes. Et puis, c'est le départ pour la France...

Et l'arrivée en France ?

C'est le souvenir des escalators à Orly. On se demandait ce que c'était ! La mère ne voulait pas y mettre les pieds ; les enfants, derrière, en train de pleurer, le père qui nous criait d'avancer. Puis, direct, en taxi vers la cité.

C'était comment ?

On n'a pas vraiment de souvenirs. C'est ma mère qui nous a raconté bien après. Elle ne voulait pas s'approcher des radiateurs, ni allumer la télé, car elle ne savait pas ce que c'était ! Elle regardait par la fenêtre et voyait tout ce qu'il y a dehors, mais c'était inaccessible pour elle. Elle ne voulait pas mettre les pieds hors de l'appartement, mais elle ne pouvait pas sortir, car elle avait peur de ne pas retrouver la maison. Je me rappelle que mon père a fait plusieurs fois de suite le chemin école-maison pour que ma mère s'en souvienne, alors que l'école était à 200 mètres. Et puis, avec qui va-t-elle parler ? Elle ne connaît pas la langue. Elle voit pour la première fois des gens de couleur. Elle ne savait même pas que ça existait : des extra-terrestres pour elle. Ensuite, il y a les premières rencontres avec des Kabyles et la communauté se reforme. Tout le monde se retrouve en bas des bâtiments pour faire le chemin de l'école ensemble. Dans mon village, il y avait la petite ruelle que l'on connaissait et ceux avec qui on jouait. Mais ici, ce sont des inconnus, la langue n'est pas la même et c'est un environnement différent. On a du mal à franchir le pas et à s'intégrer, on est plus à l'écart. Et puis, plus on grandissait et plus on jouait à s'aventurer dans la cité, on se promenait.

Ta mère te laissait-elle sortir ?

De toute façon, elle n'avait pas le courage de venir nous chercher. Mais pour elle, il n'y avait aucun mal dans tout ce qui se passait et pour nous non plus. C'était seulement se promener dans la cité et voir ce qui s'y passait, savoir ce qu'il y a derrière ce bâtiment ou derrière celui-là. Tout était nouveau : les personnes, les aires de jeu... C'était la découverte. Peu à peu, s'est créé une différence et une scission entre nous et nos parents. Une scission banale et invisible, inconsciente, niée aussi. Eux, dans leurs cœurs, je pense qu'ils n'étaient pas d'accord avec leur présence ici en France et encore moins dans la cité...ils ont perdu leur village, leur famille... Le fils vend de la drogue, il tue et va en prison. Ce n'est pas qu'ils ne peuvent rien y faire, mais ils le subissent sans vraiment avoir les épaules pour oser dire stop. C'est un fardeau trop lourd pour eux et ils laissent tomber. Tout ce qu'ils ont vécu a été tellement d'humiliations (chômage, racisme, misère...), qu'ils ne les ressentent plus. Leur peau est devenue indolore. Ils ont tellement tout perdu que maintenant ils avancent sans trop y penser et faire attention à des petites choses du quotidien, style : les enfants tel ou tel, où est-il, que fait-il, comment va-t-il ? Ces petites coquetteries quotidiennes sont devenues impensables. Non ! Les parents et les enfants vivent dans des mondes parallèles.

J'ai été très frappé par ce que tu me disais sur la violence domestique dont tu étais témoin dans la cité

(...) je n'étais pas dans leurs têtes, mais il devait y avoir une répression quotidienne de la part des chefs d'équipes français. Et quand ces ouvriers

rentraient chez eux, ils décompressaient sur leur femme ou leurs enfants. Ils ont franchi le pas de faire venir leur famille et arrivée en France, le père met la faute sur les enfants s'il n'a pas de boulot, s'il n'arrive pas à payer les factures... Les enfants deviennent les boucs émissaires de la misère des parents. Et la mère aussi, qui n'a rien demandé, les enfants non plus d'ailleurs, vont subir tout ça. Il est capable de faire dormir les enfants et leur mère sur le palier, devant la porte, parce qu'il est rentré bourré et il a frappé sa femme et ses enfants. C'étaient mes voisins de palier... le lendemain, le père va au travail et les enfants à l'école, avec ces expériences se répétant tout le temps. Un vrai climat de violence. Énormément d'enfants se faisaient frapper par le père. Même la mère y passait. Et dans certaines familles, la mère, qui en voyait de toutes les couleurs, commençait aussi à taper les enfants. Cela nous est arrivé à nous. Ma mère, à force de se prendre des coups, de subir la haine et le stress de mon père, s'extériorisait sur nous les enfants. Et à leur tour, les enfants s'extériorisent sur les enfants qu'il y a dehors. C'est une cascade : le père fait subir à la mère qui le fait subir aux enfants et qui eux-mêmes le font subir aux enfants de l'école.

Pour quelles raisons ?

Pour des raisons infimes, sans prétexte : la maison est en bazar, il y a trop de bruit ou il n'a pas eu le temps de se reposer et ça dégénère en un climat de stress. C'est la hantise de savoir s'il va rentrer de bonne humeur, s'il aura bu ou s'il sera net. La maison est le cocon au début de l'immigration, mais elle devient vite invivable à cause des coups et de la répression. Alors, la cité devient le seul refuge où l'on est respecté. Elle représente la mère, elle nous protège, car la

mère est devenue répressive parce qu'elle n'a aucun rôle dans la cité, à part celui de faire à manger. Quant au père, il ramène seulement l'argent à la maison pour survivre. En exagérant, la cité prend la place de nos parents. C'est avec elle qu'on a découvert la vie, que l'on a appris à faire du vélo, elle nous a montré ce qui est bien de ce qui ne l'est pas. L'éducation parentale a été faite par le béton. La maison était la décadence totale, la chambre était une cellule. À tel point que le père ne possède plus aucun pouvoir de pédagogie sur les enfants puisque la seule chose qu'il sait faire est de frapper et de séquestrer l'enfant. Ça nous arrivait de rentrer de l'école et de passer tout le week-end très, très mal. Le père voyait que la cité prenait de l'envergure dans l'éducation de l'enfant. La peur et les nerfs leur font faire n'importe quoi.

À quel âge ?

Dès la rentrée au collège, vers la 6^{ème}, à 12 ans.

Contre quoi réagissait-il ainsi ?

À cause des fréquentations... Les heures de sorties dans la cité s'étendaient sur la nuit. Pour le père, c'était inconcevable que l'enfant reste jusqu'à minuit dehors, qu'il fréquente des personnes plus âgées. Mais les gens dénonçaient les actes des enfants, même s'ils n'avaient rien vu ni entendu. Ce n'était même pas de la dénonciation, mais de la délation. Et le père ne voulait rien savoir, c'était juste une raison pour nous attacher au lavabo. Pour moi, c'était une haine généralisée, tellement puissante qu'on pourrait tuer quelqu'un à mains nues. Puis, quand on se lève le lundi pour aller à l'école, on y va avec plus de rage. On

a été tellement humilié dans son amour propre que plus personne ne peut nous résister. Les seuls amis avec qui on pouvait être étaient ceux qui subissaient la même chose que nous. C'était des personnes qu'on côtoyait tous les jours, issues de l'immigration, avec des parents au chômage et l'alcool.

Etiez-vous nombreux ?

Pour un collège de 1.000 personnes, on était un petit noyau et on s'entendait bien. C'est ce noyau qui faisait en sorte qu'il fasse beau ou pas dans le collège. Les autres ne méritaient pas de nous parler. Et il était inconcevable de fréquenter un Français au collège, car il ne subissait pas la même chose que nous. Ce qu'on vivait était démesuré par rapport aux autres. Et c'est pour cela qu'ils ne pouvaient pas entrer dans notre cercle. Et on s'est regroupés en frères de « galère ». Il y'a nous et les autres, nous on vivait la vraie vie alors qu'eux étaient dans un petit paradis. Ils servaient seulement à nous ramener à manger ou à nous entraîner sur eux pour les passer à tabac. À chaque fois qu'on subissait, il fallait que l'on s'extériorise sur quelqu'un et c'était tout le temps le petit Français gentil qui ne nous avait rien fait et qui ne nous veut pas de mal. Ce n'était pas des provocations... On se retrouvait et on tabassait quelqu'un, juste parce que mon père m'avait tapé et je me défoulais sur lui. C'était devenu un jeu. C'était inconcevable que tout aille bien pour eux et pas pour nous. C'est pour ça que l'on faisait en sorte qu'ils viennent à l'école avec l'angoisse et le stress. Nous, c'était la peur de rentrer à la maison, eux c'était la peur de venir à l'école. On devait faire en sorte...

...Que ça n'aille pour personne ?

Voilà ! Pendant toutes les années de collège, on a fait en sorte que les gens aient de la terreur à venir à l'école, qu'ils soient angoissés.

Comment réagissait l'autorité administrative du collège ?

Même si nos notes étaient correctes, nos professeurs n'insistaient plus puisqu'ils savaient qu'on pouvait arrêter l'école du jour au lendemain, le taper ou bien finir en prison. À court ou à long terme, c'était une cause perdue.

Des élèves provisoires ?

Voilà, ils sont là que de passage.

Comment sont-ils arrivés à se faire cette idée sur vous ?

La génération précédente n'allait pas bien loin dans les études. Les dégradations sur le matériel scolaire n'étaient pas aussi répandues comme aujourd'hui. C'était les prémisses. Et puis, ce n'était pas physique, mais plus des insultes ou des menaces. Et c'est cela qui leur a permis de voir la future génération comme instable, même si le niveau scolaire est bon. Quels que soient tes gestes, la sanction allait être la même: passage à tabac à la maison, que tu aies tort ou pas.

Étais-tu détesté à l'école ?

Les profs n'ont pas de haine contre nous, mais nous, nous faisons tout pour nous convaincre et convaincre tout le monde y compris nos parents qu'ils ne nous aimaient pas et qu'ils étaient racistes...Ce n'était pas du racisme, mais... un

prof qui met une claque à un copain, même s'il l'a mérité, est un raciste. On cherchait toutes les excuses pour lui crever les pneus, même si ce n'était pas vrai. Sinon, on déformait la vérité pour qu'on puisse se défouler sur eux.

C'était un plaisir de faire ça ?

Pas de le faire, car il n'y a aucun plaisir à crever un pneu, mais d'entendre ce que les gens en disent.

Il y a même du risque !

Le geste en lui-même est risqué. Mais, ce sont les échos qui font plaisir. Oui, parce que ça ne sert à rien de taper ou de crever un pneu. On voulait simplement que les gens parlent de nous, en bien ou en mal. On se fabrique une réputation à partir du moment où les gens parlent de toi. Et plus cette réputation est solide, plus la vie dans la cité devient un jeu d'enfant ! En méprisant les gens, en faisant du mal à tort et à travers, on protège sa famille, ses frères et sœurs et soi-même. J'étais l'aîné dans la famille et si j'avais eu une réputation de lâche, de traître ou de balance, cette réputation se serait acharnée sur moi, mes frères, mes sœurs, mes parents. Mais si une seule personne dans ta famille a une réputation et un nom dans la cité : on ne le touche pas ! Certains ont été en prison, ont tué, ont fait des actes impardonnables pour avoir une réputation ! Mais, quand les premières peines à perpétuité pour crimes avec actes de barbarie sont tombées, les gens ont pris conscience qu'ils avaient été trop loin. Mais, tous ne l'ont pas compris.

Certains ont pris de très grandes peines ?

Des immigrés de ma génération (20-25, 30 ans) ont été condamnés à la perpétuité.

Etaient-ils nombreux ?

Les perpétuités n'étaient pas nombreuses, mais les allers-retours c'était fréquent, je ne dirais pas que c'était à la mode ! Ce n'était pas la colonie de vacances mais il fallait y aller une fois dans sa jeunesse pour un petit séjour, cela peut te donner une identité correcte et d'intouchable à la cité. Oui, cela peut te protéger de l'arbitraire de la cité

On ne peut pas avoir de réputation sans aller en prison ?

Voilà ! Au début, ce sont les œufs, les pneus, les passages à tabac, mais si on ne passe pas au stade supérieur (prison, poignarder quelqu'un ou faire des actes plus dangereux) la réputation devient plus faible. Certains ont fait en sorte que d'autres les suivent dans leurs idéaux. La cité devait leur appartenir. Les gens se sont mis à se défendre et à risquer leur vie pour des morceaux de béton. On ne va pas dire que tous ont tué, mais il y a eu des meurtres pour des histoires de bâtiment, de béton.

Par exemple ?

Quelqu'un passe et va se faire agresser parce qu'il n'habite pas là. Les petites répressions gentilles se sont aggravées jusqu'au meurtre. Des gens sont morts parce qu'ils n'habitaient pas là ou parce qu'ils avaient regardé un type de

travers. Ce sont des agressions qui ont été prises en exemple : l'excuse de la cité. Ils n'ont pas fait ça pour quelqu'un, mais pour la cité. Dans une cité, il faut toujours être en groupe parce que l'union fait la force, mais uniquement lorsque la situation se corse. Ils représentent leur cité et s'ils se font marcher dessus, c'est toute la cité qui est humiliée. Se regrouper, faire régner l'ordre et opprimer tout le monde, leur permet d'être plus intéressants qu'à l'habitude. Par exemple, tiens, ici dans cette cité, ici même, il y a deux ans, ou deux ans et demi, quelqu'un a tué sa petite amie à coups de couteau, une quarantaine de coups, je crois, dont certains, dit-on, les premiers, dans les yeux ! Il a été jugé à Bobigny et a pris la perpétuité pour acte de barbarie. Mais, dans la cité les jeunes veulent et tentent de tempérer le crime et de le présenter comme un crime passionnel d'amour et d'honneur ! Les délits se répètent, se renouvellent et s'accélèrent. Ils se font de plus en plus jeunes. De toute façon, les gens n'en parlent plus sauf lorsqu'il y a dix voitures brûlées : ça devient médiatique. C'est une raison de se faire entendre à une plus grande échelle. Et puis, les services sociaux ne travaillent pas. Bien sûr, des éducateurs sont présents dans les cités, mais ce sont des éducateurs de la cité, ils sont aussi inaptes que les gens qu'ils éduquent. Moi, j'en connais, mais ils le sont pour l'argent, pour travailler pour la mairie. Mais, dans leur âme, ils ne sont pas là pour éduquer puisqu'ils n'ont pas été éduqués eux-mêmes.

C'est ce qu'on appelle la politique du grand frère.

Voilà ! Ça ne sert à rien. Les grands frères se sont les jeunes des cités, de 25 ans, «qui ont foutu la merde», ils leur donnent un pin's grand frère et les mettent

dans le bus, pour faire acte de présence ! Ce sont les plus grandes crapules de la cité, tu veux que je te dise, eh ben c'est eux qui ont inventé le délit dans la cité, c'est eux qui ont inventé la cité tel qu'on en parle aujourd'hui ! Ils sont récompensés pour leur incivisme. Ils sont payés pour monter dans les bus et pour encadrer les petits alors que ce sont eux qui ont brûlé les bus, qui les ont tagués. Mais on les félicite ! ...Ils essayent d'implanter des éducateurs qui n'éduquent personne. Si ces éducateurs étaient réellement dans les cités, cela se ressentirait ! Mais là, y'a quoi ? Les éducateurs traînent, parlent avec leurs potes, mais pour éduquer quoi ? On va en mettre deux ou trois dans un foyer avec cinq ou six jeunes. Ils vont rester trois mois et ils vont repartir à leur train-train quotidien. C'est tout ! C'est juste un petit passage, c'est la colonie avec les grands frères.

Les enfants de la deuxième génération sont-ils pires ?

Non, ce sont les jeunes nés dans les années 70 qui ont commencé à voler les autoradios alors qu'ils n'avaient que 16 ans. Ceux nés cinq ans plus tard volaient à 14 ans. Et ceux nés dans les années 80 ont commencé à voler à 12 ans... Plus on monte dans le temps et plus les jeunes vont anticiper et faire les mêmes actes, mais plus tôt. Les premières générations ont brûlé des voitures à 20 ans, sans aucune raison. Et la génération des années 80 va le faire parce que c'est bien de le faire. Comme ça, la cité aura la réputation de dangereuse, d'un endroit clos. C'est ça qui les intéresse : que les gens parlent d'eux, qu'ils les reconnaissent à travers quelque chose. Les gens ne peuvent les respecter qu'à travers la violence qui règne dans leur cité.

Plus tu appelles la police et plus la cité est réputée dangereuse ?

Plus il y a de décadence et plus les gens se sentiront forts. La seule façon pour eux de s'épanouir est de s'exprimer à travers la violence. C'est une cause qu'ils défendent à leurs risques et périls. Au péril d'aller en prison, car, pour les immigrés qui arrivaient, la prison est quelque chose de grave. C'était inconcevable pour les parents d'entendre le mot prison. Au début des années 70/80, il n'y avait que 0,001% de jeunes de cités qui allaient en prison. Dans les années 70/ 80, une mère avait honte de dire que son fils était en prison alors elle disait qu'il était en vacances au pays. Elle avait honte d'aller voir son fils en prison, car c'est démesurément grave pour eux. Et puis, le temps a passé et c'est la routine maintenant. Les gens font même des fêtes quand les enfants sortent de prison. Ils s'y sont résignés. Et puis, une mère maghrébine, avec son instinct maternel, sait que son fils n'y est pour rien même s'il est en prison pour avoir tué ou vendu de la drogue. En plus, pour défendre leur enfant et payer l'avocat, ils vont se priver, ne partiront pas en vacances au pays, n'enverront pas d'argent pour construire la maison. Pourquoi ? Parce que leur fils n'est pas capable de faire ça. Mais, les parents ne connaissent plus leurs enfants. Ils ne savent pas si leur fils a de bonnes fréquentations, s'il va encore à l'école ou pas. La scolarité est obligatoire jusqu'à seize ans, après... Et même avant seize ans, les parents ne savent pas si l'enfant y va réellement.

L'école avertit les parents de l'absence de l'enfant ?

Ils vont écrire, mais le fils récupère les lettres dans la boîte avant les parents.

Mentent-ils à leurs parents ?

Délibérément puisqu'il sait que, quoi qu'il arrive, ils ne s'y intéressent pas. Si leur fils dit qu'il travaille, ils ne vont pas chercher à savoir si c'est vrai ou pas.

Quel genre de travail ?

Il va vendre de la drogue, il va dealer pour avoir de l'argent.

Tu les crois trop naïfs. Les parents savent, ils le sentent. Ils ferment peut-être les yeux, et je ne le pense même pas, mais...

Non, ils ne savent pas demander. Les parents sont et resteront ignorants parce qu'il n'y a pas eu de suivi par les assistantes sociales dans les cités. Si elles avaient fait leur travail, les parents auraient suivi l'éducation de leurs enfants. Mais étant donné que les parents n'ont aucune base... Ils font quoi ? Ils vont être convoqués par le proviseur, mais ils ne sauront même pas lire le courrier. Alors, le fils va leur faire sa propre traduction, à sa manière. Les parents sont manipulés par les enfants qui leur font croire ce qu'ils veulent. Si les assistantes sociales, les mairies, le conseil régional, pendant les vagues d'immigration, avaient fait un minimum, on aurait pu avoir des cités avec de la verdure et moins de délinquance... Si les parents avaient eu un minimum d'instruction, ils auraient pu empêcher beaucoup de choses. Ce que je reproche aux services publics, et à tous les ministères, c'est d'avoir donné des avis favorables aux promoteurs et investisseurs qui ont créé les cités. Ils n'ont pas fait d'études sociologiques pour savoir ce que ça allait engendrer. Par contre, ils n'ont pas oublié de faire des études de marché pour savoir si ça allait être rentabilisé. On

aurait pu prendre exemple sur les États-Unis. Ils ont une culture plus ancienne que nous sur ces problèmes puisque, eux-mêmes, ils ont entassé des gens d'ethnies différentes dans un minimum de mètres carrés avec des revenus faibles, des enfants en bas âge et énormément de difficultés.

Quand j'étais plus jeune, mon meilleur ami était un sénégalais issu d'une famille de quinze enfants, avec deux mères, qui habitait dans un F4. Et, je me rappelle que mes parents me disaient de ne pas traîner avec lui. Ils pensaient qu'il allait m'emmener dans la drogue, en prison. Et ses parents lui disaient exactement la même chose. Les parents se méfiaient les uns des autres.

Et pour vous ?

On était au-dessus de ça, nous. On vivait la même chose donc il n'y avait pas de barrières. Ce sont nos parents qui les ont créés eux-mêmes parce qu'ils ne côtoyaient pas les autres ethnies. Pour nos parents, les autres enfants étaient fautifs, mais pas nous parce qu'ils nous connaissent. Les parents de mon copain avaient le même discours. Mais, une fois en bas, les enfants se côtoient et se mélangent. Il n'y a pas de barrières ethniques ou de racisme. Moi, je n'ai jamais senti de barrières. C'est vrai que certaines personnes ont des préjugés mais dire que cela a eu des conséquences directes pour moi, non ! Ça m'est arrivé d'utiliser le racisme pour me défendre, par exemple, contre un prof qui allait se plaindre parce qu'on a mis le bazar... c'est l'excuse, parce que nos parents ont vraiment connu le racisme. On leur fait croire que c'est du racisme et le père va y croire, car il l'a vraiment vécu. C'est un discours dans lequel les parents se retrouvent. La mère va nous dire qu'il ne faut pas fréquenter les Français, car

elle a déjà des préjugés. Ils ont sacrifié leur vie à travailler dans les usines, à faire des boulots de chien, qui ont ramené leurs enfants et qu'ils les ont exploités, tout ça pour les Français....Le racisme qu'ils ont subi leur a fait vivre des vies misérables, dans un appartement insalubre avec des fins de mois à zéro parce qu'il fallait acheter des vêtements, nourrir les enfants... Les parents n'investissent pas en France. Ils continuent à gérer leur argent comme à l'époque où ils étaient célibataires. Donc, même en ayant des enfants, ils vont essayer d'utiliser une infime partie de leur budget pour envoyer le reste en Algérie pour se construire une maison, acheter du terrain, un logement ou une voiture d'ici. C'est plus difficile de gérer son budget avec cinq ou six enfants que tout seul et ça devient la faute des enfants. L'enfant et la mère redeviennent les boucs émissaires de la misère financière, même s'ils ont les aides de l'État (allocations, APL...). Ils envoient l'argent au bled pour construire des maisons où ils n'iront jamais vivre. Ils privent leurs enfants pour quelque chose qu'ils ne connaissent pas. Les enfants ne voient pas tout ce qui se passe financièrement. Ils subissent seulement les actes des parents. Et puis, quand l'enfant grandit, il s'en rend compte et c'est à ce moment que les conflits commencent. Plus les conflits de mentalité se font ressentir et plus les familles se cassent de l'intérieur. Ce qui était loyal au départ commence à s'effriter.

C'est dû à des questions d'argent ?

Que des questions d'argent ! L'enfant grandit et voit que ses amis ont des vêtements de marque. Alors, le père lui explique qu'il s'en fout de la France et qu'il veut retourner vivre dans son pays. Mais, comme le père ne donne pas

d'argent, le fils va faire du business pour en avoir. Puis les conflits vont s'amplifier jusqu'à la rupture et les enfants vont quitter le foyer. Ça n'existait pas à l'époque de mon père. Toute la famille vivait dans un seul foyer, une unité, et tout gravitait autour. Cette unité s'effondre à l'arrivée en France, car elle leur fait tout perdre : enfants, parents... Je me rappelle l'histoire d'une famille dans laquelle le décalage était tellement flagrant, qu'une fille avait été égorgée par son père et son oncle à cause d'une rumeur comme quoi elle aurait peut-être fréquenté quelqu'un. Ils ne savaient même pas si c'était vrai ou pas.

C'est dur pour elles ?

C'est plus difficile pour une fille parce qu'elle n'a pas les moyens de s'imposer physiquement. La seule chose qui lui reste c'est les études pour se démarquer, pour vivre son adolescence de Maghrébine.

Se distinguer ?

Voilà ! Elle est Maghrébine en France et elle doit vivre comme les Françaises, sans aller dans l'excès pour que ses parents ne le remarquent pas. Ce n'est pas comme... Les filles sont entre le garçon et les parents. La répression sera plus dure sur elles que sur un garçon.

Elles réussissent ?

Les pourcentages de réussite sont très faibles. Un garçon a le droit à l'échec, il peut se rattraper plus tard. Mais une fille n'a pas d'autre chance sinon sa réputation la suivra toute sa vie.

Qu'est-ce qu'elles deviennent dans la cité ?

C'est un peu comme une mère, elle n'a pas de rôle majeur dans la cité. ... Si elle n'est pas mariée, elle a seulement le droit de sortir pour aller au travail et rentrer chez elle. À la limite, elle peut participer à la vie de la cité dans une association. Alors, le père va la laisser faire, mais pas dans une association où il y a des jeunes de dix-huit ans parce que les parents ont peur que les gens parlent sur leur fille. Le père est fier que personne ne connaisse sa fille, mais s'il commence à en entendre parler...

Elles ne sont pas libres ?

Jusqu'à l'âge de 12 ans les filles vivent à l'européenne. Après cet âge, la culture des parents les rattrape : on fait attention à ce qu'elle met, à son langage, à son corps, à sa culture si tu veux et surtout à ses fréquentations, ses horaires de sortie. Elle devient un sujet d'attention pour ne pas dire de surveillance. Les choses maintenant changent à mesure que les parents vieillissent et/ou meurent. Leurs sœurs aînées qui ont subi de plein fouet la domination masculine ont servi par leurs souffrances et leurs échecs pluriels, que se soit pour le mariage comme pour le travail, à la fois de leçon et d'exemple de résistance pour les cadettes et même de leçon morale pour les pères, les mères et les frères.

Penses-tu mener la même vie que ton père ?

*Si ça continue comme ça, oui ! Ce n'est pas à la même échelle, mais presque (...)
ici, 90% des enfants d'immigrés ont repris un appartement dans la cité et
refondent une famille nouvelle dans la cité de leurs parents (...)*

Quel est le moyen pour s'en sortir alors ?

*Le pourcentage infime de personnes qui s'en sont vraiment sorti, sont des
personnes qui sont allées très loin dans les études et qui ont des salaires leur
permettant de quitter la cité.*

C'est difficile ?

*C'est possible avec un salaire confortable, mais pas avec le SMIC. Une infime
partie a réussi.*

Etant du même milieu comment ont-ils pu réussir ?

*C'est une histoire de volonté. Tout le monde a le même cerveau, mais certains
ont plus de volonté que les autres.*

Volonté de quoi ? Les autres ont une volonté de réussir aussi, non ?

*Ce n'est pas une question de ne pas réussir, mais ils ont vu ce que la cité a
engendré. Ils se sont dit qu'il ne fallait pas que ça leur arrive. Pour cela, il faut
quitter cet endroit, mais pour se retirer, c'est pas facile (...), il faut se retirer au
dernier moment, sinon ça retombe sur toi.*

La cité te rejette ?

Il faut attendre le plus tard possible pour se défiler, mais tout en douceur pour éviter que les gens ...

..Ne s'en rendent compte ?

Voilà ! Si c'est radical, c'est mal perçu. (...)

Tu m'a parlé d'une association que vous avez créée ?

La mairie a demandé à des jeunes de la cité d'aller dans les familles et d'effectuer un recensement. Des amis, qui étaient un peu plus âgés que nous à l'époque, y ont collaboré. Ils sont rentrés dans leur maison, dans leur vie et c'est de l'intérieur qu'on voit la décadence...les gens on les voyait dehors, mais pas chez eux. Et là, nos amis ont commencé à nous raconter la pauvreté qui existait. Certains dormaient à six sur des matelas posés dans le salon, d'autres n'avaient pas la télévision, d'autres c'était leur fille de CM2 qui leur remplissait les factures et signait les chèques parce que le père ne savait ni lire ni écrire... On n'avait pas pris conscience de cette pauvreté parce qu'on ne la voit pas dehors.

Les jeunes se rendaient compte que les gens sont pauvres ?

Ce n'est pas que la pauvreté financière. 80% des parents étaient illettrés, ne savaient pas remplir une facture ou faire des démarches administratives. Ils étaient largués.

Ça, ils le savent d'expérience avec leurs parents et dans leur propre famille, normalement ?

Pour nous, nos parents étaient un cas particulier. On n'a jamais généralisé sur toute une population. C'est à ce moment-là que l'on a commencé à se poser des questions. Comment est-ce encore possible qu'après vingt-cinq ans passés en France ils ne sachent pas remplir une facture, faire une réclamation ou des démarches auprès d'organismes ? Puis, on a essayé de collaborer pour que ça s'arrange un peu, car ça nous a fait comprendre qu'il y avait peut-être quelque chose à faire. On était une dizaine au début et on s'est dit qu'on allait créer une association pour qu'elle serve aux plus défavorisés de la cité (...) On voulait appeler l'association « l'Association Sous-France », mais elle a été plusieurs fois refusée par la préfecture (...) Et on a été obligé de créer un nom bidon pour que l'association existe. (...), on a donné celui-là (...) L'association est vite devenue l'assistante de la cité. Un beau jour, des émeutes ont éclaté suite à une bavure policière (...) Après ça, tout a changé (...).

Une mosquée s'est ouverte depuis peu ?

Oui. Et de plus en plus de personnes venaient dans la cité pour inciter à venir prier. Ce n'est pas un recours, ils ont tellement eu d'échecs dans tout ce qu'ils ont fait que c'était une autre échappatoire. Ils se disent qu'ils ont essayé l'alcool, la drogue, la prison donc pourquoi pas la mosquée (...). Depuis la guerre du Golfe on a remarqué que, dans les cités, il y a eu une recrudescence de personnes qui essaient de pousser les jeunes vers l'islam. Les jeunes ne savent pas à qui ils appartiennent, étant donné qu'ils sont indifférents à tout. Quand ils

La chaîne de la violence : Entretien avec Yousef : un fils d'émigré et un enfant de l'immigration.

partent en vacances dans leur pays, on leur fait comprendre qu'ils ne sont pas du pays, mais immigrés. Et en France, on leur fait comprendre qu'ils ne sont pas Français. Sans repères, ils recherchent une attache donc ils tentent ça. Les mosquées se sont remplies de jeunes sans convictions dans la vie (...).

